

tion insaisissable a un charme qu'on chercherait vainement ailleurs.

Souvent, dans un salon qui réunit un petit nombre de personnes ces paroles pleines de gaîté, des rires insignifiants en eux-mêmes, ou les discussions graves sur des sujets pleins d'intérêt, paraissent occuper exclusivement ceux qui sont là. Eh bien ! à la fin de la soirée, la pensée intime de chacun est restée loin de tout ce qui s'est dit. On retourne chez soi, heureux ou triste par des choses que personne n'a aperçues, dont il n'a été nullement question, et qui sont parfaitement étrangères à toutes les paroles qui ont été prononcées.

Quand la soirée fut écoulée, quand tout le monde sortit de chez Mme de Melcourt, aucun événement n'avait eu lieu, rien ne s'était passé qui valût la peine d'être remarqué... Pourtant, toute la vie de deux personnes était changée ; leur destinée avait pris un nouvel aspect ; leur avenir était fixé pour jamais.

Le lendemain, Francesca céda aux ordres de son mari, en obtenant de Mme d'Herby la protection du ministre. Bientôt les relations qui s'établirent pour lui par suite de cela, les affaires auxquelles il était déjà mêlé, les plaisirs qu'il rechercha pour remplacer ceux que la froideur et la tristesse de sa femme l'empêchaient de trouver dans son intérieur, l'éloignèrent si souvent de chez lui, que Francesca, ses habitudes, ses relations, tout lui devint presque complètement étranger.

La jeune femme, ainsi isolée, se reprit à ses amitiés de jeune fille ! elle retourna souvent chez ses cousines ; elles aussi vinrent sans cesse la chercher, Hortense surtout, car il restait entre Mme de Montigny et Louise un embarras facile à expliquer, difficile à effacer. George aussi se retrouvait là presque chaque jour ; c'était un livre, un morceau de musique, une commission dont il s'était chargé : tout amenait des prétextes. Mme de Melcourt ne pouvait penser à l'éloigner, d'autant moins que d'autres jeunes gens venaient habituellement chez elle. Louise était promise ; son mariage allait se faire au retour prochain du prétendu. Hortense résolut d'attendre le consentement que le père de son futur refusait encore : libre d'elle-même, sûre d'être aimée, confiante dans son amant et dans l'avenir, elle était à l'abri de toute séduction. Éléonore avait une insouciance enfantine qui la garantissait de l'amour : d'ailleurs, les hommes qui venaient chez Mme de Melcourt étaient tous de naissance et de fortune convenables pour prétendre à sa main et ne pouvaient prétendre à autre chose. Les gens honnêtes ne soupçonnent guère, et ici aucun soupçon ne s'élève par suite des assiduités de George. Mme de Montigny ne pouvait en faire naître ; depuis un mois, elle voyait fréquemment M. de Senancourt ; il était là, ainsi qu'elle, partageant les amusements, se mêlant à la conversation ; mais il ne s'adressait jamais à elle, et Francesca non plus ne s'adressait jamais à lui. Ils étaient du même avis sur toute chose, répondraient souvent en même temps, et toujours de la même manière, à une question générale ; ce que l'un disait, attirait toute l'attention de l'autre ; ce que Francesca avait admiré devenait l'objet de l'admiration de George ; ce qu'il aimait devenait cher à la jeune femme. Jamais, pourtant, ils ne se consultaient sur rien, car ils ne se parlaient point.

Jamais le nom de l'un n'était sorti de la bouche de l'autre devant personne. Francesca parlait peu, et jamais à M. de Senancourt ; mais dans la conversation générale, leurs discours se rencontraient quelquefois, leurs yeux souvent, leur pensée toujours.

Ils ne s'étaient jamais dit un mot, et cependant ils s'étaient entendus sur tout : la pensée de l'un était la pensée de l'autre. Francesca se levait le matin, après avoir rêvé de cet homme qui

l'avait choisie jadis par amour, qui avait placé toutes ses espérances de bonheur dans l'idée d'être aimé par elle, et dont l'âme noble, délicate et sensible contrastait avec le cœur sec et froid d'Hermann.

Francesca, auprès de sa mère, si peu appréciée et si repoussée de son mari, pensait souvent, sans le dire, à la tendresse de fils qu'elle eût trouvée dans le cœur si bon de George. Pendant les heures de solitude, elle se figurait involontairement la société douce, l'intimité au milieu d'occupations, de lectures ou de promenades avec George, dont les goûts paisibles, le caractère aimable, l'éloignement pour les idées ambitieuses, les opinions fidèles eussent repoussé tout projet de se mêler aux affaires publiques, et eût trouvé dans les arts, les lettres, l'amitié, l'amour, une existence pleine de charme et d'intérêt ; car M. de Senancourt, attaché de principes, de naissance et de cœur à la dynastie royale, gardait comme une religion sacrée, mais tolérante, sa reconnaissance respectueuse pour d'illustres proscrits. George eût refusé de s'attacher à ce que ses affections repoussaient ; il n'eût point, par une espèce de capitulation de conscience, dont il est plus d'un exemple, excusé ses efforts pour obtenir la faveur du pouvoir triomphant, en jetant dans l'intimité quelques phrases de regret sur le pouvoir du vaincu.

Et George, conséquent avec ses principes, respectait le passé, supportait le présent et priait pour l'avenir.

Ces idées s'étaient exprimées quelquefois devant Francesca : elles plaissaient à son âme rêveuse. Tout ce qui est vague, élevé et généreux, s'arrange merveilleusement avec l'amour ; et la jeune femme mélancolique se plaisait à s'identifier avec toutes les pensées de l'homme qu'elle aimait sans le savoir : — car Francesca ignorait complètement son amour si exclusif et si passionné pour George.

La situation où elle se trouvait, par la connaissance de sa lettre, lui semblait suffire pour motiver l'attention continue qui la préoccupait ; et la timidité la justifiait à ses yeux de cette émotion qui l'empêchait d'adresser la parole au jeune homme. Le temps s'écoulait ainsi, et trois mois se passèrent pendant lesquels elle vécut uniquement de la même pensée, sans qu'elle se doutât seulement qu'elle aimait celui qui était devenu toute sa vie.

George était moins ignorant de ce qu'il éprouvait : il sentait qu'il était amoureux ; mais il n'allait pas plus loin et ne voyait rien au-delà, parce qu'il ne voulait rien voir. Un jour Hermann vint dîner chez Mme de Melcourt : c'était une fête de famille, on n'avait pu se dispenser d'y venir. — George y était, et rien entre eux deux ne rappela le passé. Hermann put croire que George ne lui avait jamais voulu de mal. Ils eurent presque l'air de se rechercher, de se prévenir ; et la fête ayant été rendue par Mme de Montigny, M. de Senancourt se trouva naturellement au nombre des invités.

Huit jours après, une occasion s'était offerte où George avait pu être utile à Hermann : il s'agissait d'un service important. Il était venu deux fois chez lui, mais seulement quand il avait réunion.

Un jour, il fit une visite à quatre heures : Mme de Montigny était seule ; son mari venait de partir pour la campagne.

Seuls pour la première fois, forcés de s'adresser la parole pour la première fois, ils restaient l'un près de l'autre sans interrompre un silence qui eût paru bien singulier, si l'on eût pu les voir ainsi. Mais, malgré leur usage du monde, aucun d'eux n'eut cette idée. C'est qu'ils sentaient, sans se rendre compte de leurs pensées, que ces phrases insignifiantes, que ces petits sujets des conver-